

de lui nuire, il porta le fer et le feu dans les possessions de leur allié, n'y laissa ni troupeaux ni habitans, et tourna ensuite ses armes contre les Marattes, qui s'étaient emparés du Bérar, de tout temps dépendant du Décan. Tandis qu'il était occupé de cette guerre, le conseil de Madras prit possession des provinces de Montafanagar, d'Elour, de Raghimendry, de Chicakol, connues sous le nom de Circars du nord, dont Chah-Allum venait de faire don à la compagnie. Nizam ne balança pas à conclure une trêve avec l'ennemi qu'il combattait, et se disposa à ravager de nouveau le Carnate. Cette expédition destructive n'eut pas lieu. Un traité d'alliance la remplaça. Il fut convenu qu'en payant au soubab une redevance annuelle d'un million de livres, les Anglais auraient la pleine jouissance d'une concession qui devait leur en rendre plus de douze. Ce ne fut pas tout. On signa une ligue défensive et offensive qui parut visiblement dirigée contre Haïder-Aly, dont l'ambition était également suspecte aux parties contractantes.

xl.
Haïder-Aly.

Cet homme extraordinaire, qui n'occupa guère moins l'Europe que l'Asie, dut le jour à Nadim-Saïd, auquel, pour quelques services rendus à la guerre, le roi de Maïssour avait donné la forteresse de Benguelor avec ses dépendances. A l'âge de vingt-un ans il fit, à la tête de deux cent cinquante hommes, ses premières armes à la côte de Coromandel, où il prit des connaissances mi-

litaires qu'il n'aurait pas acquises dans son pays. La mort de son père le rendit propriétaire d'une citadelle importante, d'un territoire assez étendu, et de quinze mille hommes de troupes passablement exercées. L'usage qu'il sut faire de ces moyens l'éleva bientôt au commandement général des armées de son maître, qu'il ne tarda pas à réduire à un rôle purement passif. On perdit peu à peu de vue l'automate couronné, et tous les regards se fixèrent sur un sujet qui faisait des conquêtes en son propre nom. Par sa valeur, par son application et par son intelligence, Haïder était parvenu à se faire un empire très-vaste, et qui prenait encore tous les jours de l'accroissement, lorsqu'il fut instruit des intrigues formées par les Anglais pour le dépouiller. Sans perdre un moment, il envoya partout des ambassadeurs ou des émissaires pour prouver la nécessité d'une confédération contre eux.

Ces étrangers, dit-il aux princes voisins plus ou moins puissans, ont usurpé généralement vos droits. Leur conduite est également hardie et artificieuse. Les avantages que l'indulgence des Indiens leur avait accordés ont été tournés par eux en dessein de fraude et d'oppression. Le pays qui les avait reçus comme marchands les a vus bientôt devenir oppresseurs. Sous l'apparence d'un commerce innocent ils cachent les instrumens de la mort et de la désolation. Les superfluités que nous avons reçues de leurs navigateurs

nous ont coûté notre population et notre honneur. Le fruit de nos travaux a été échangé contre leurs maladies et contre leurs vices; ceux de nos souverains que leur crédulité ou leurs malheurs avaient jetés dans leurs bras n'ont été à leurs yeux que l'objet d'un trafic infâme. Leurs trahisons sont aussi multipliées que leurs engagements. Une rapacité que rien ne peut assouvir est le seul ressort de leur politique. Hâtez-vous de les écraser, si vous ne voulez devenir leur victime.

La conviction d'un danger commun fait accourir sous les drapeaux d'Haïder les peuples qui jusqu'alors s'étaient combattus avec le plus d'acharnement. Lesoubab du Décan, Aly même, qui venait de former des liaisons en apparence si intimes avec les Anglais, se joint à lui contre eux; mais il fallait du temps pour régler les mouvemens d'un corps si compliqué. Avant qu'il pût agir, l'armée britannique, formée par cinq mille Européens et par vingt mille Asiatiques, avait pris plusieurs places importantes qu'il fallut abandonner pour couvrir les états de Mahomed-Aly. On n'y pouvait pénétrer que par trois gorges. Le général Smith se méprit sur celle que choisirait Haïder, et l'entrée se fit sans opposition. Peu de temps après le passage des défilés, il y eut une action sanglante sur les rives du Polier. Elle fut glorieuse pour les Anglais, sans être décisive. Heureusement pour eux le colonel Wood les joignit dans ces circonstances avec un gros détachement, et les mit

en état de remporter, vers la fin de 1767, à Trinomaly, une victoire complète sur Haïder.

A cette époque Tippo-Saïb, détaché du camp indien avec une cavalerie nombreuse et aguerrie, ravageait le Carnate. Il pénétra jusqu'à Madras, où un événement si peu prévu causa la plus grande consternation. Son inexpérience seule l'empêcha de piller la ville Noire, et peut-être de se rendre maître de la forteresse sans coup férir.

A peine le jeune prince s'était-il éloigné pour rejoindre son père, que sa dernière défaite mettait dans la nécessité de réunir ses forces, qu'il fut ordonné à Smith de rentrer dans le Maïssour, et d'y porter le même esprit de destruction qu'avaient éprouvé les états de Mahomed-Aly. C'était tout ce qu'Haïder pouvait désirer. En homme de guerre, il prit un camp inexpugnable entre ses possessions et celles de ses ennemis. Par cette position il forçait les Anglais d'abandonner leurs conquêtes, et s'assurait la facilité de détruire le territoire de leur allié. Tout fut mis en œuvre par le général européen pour amener quelque grand combat. Ses efforts furent inutiles durant une campagne entière. Son rival, intimement persuadé de l'infériorité de son infanterie et de son artillerie, ne se laissa prendre à aucun des pièges qu'on lui tendit, sans se jamais commettre. Il harcela constamment l'armée britannique, lui coupa les vivres, et lui enleva ses fourrageurs, tandis que sa cavalerie renouvelait les scènes

d'horreur qu'elle avait données l'année précédente. A la fin il s'approcha avec toutes ses forces de Madras , et offrit la paix , qui fut acceptée le 3 avril 1769.

Les conditions furent plus modérées que n'avaient droit de l'espérer des hommes qui , renfermés dans leurs murailles , n'osaient plus se montrer en campagne. Celui qui les dictait y trouva cependant un avantage , depuis long-temps l'objet de ses vœux les plus ardens. Dans la carrière de son ambition , il avait été toujours traversé par les Marattes , qu'il n'avait jamais pu renvoyer dans leurs montagnes qu'en leur prodiguant ses trésors. Leurs attaques pouvaient se renouveler , devenir même plus vigoureuses. Aucun de ses voisins ne lui offrait un secours suffisant pour contenir ou pour réprimer ces brigands ; les Anglais seuls lui parurent en état d'assurer sa tranquillité , et il profita de la supériorité qu'il venait d'acquérir sur eux pour les obliger de signer avec lui un traité défensif par lequel les deux puissances se garantissaient réciproquement leurs possessions.

Telle fut la fin d'une guerre que , sans consulter ni ses moyens , ni les volontés de ses supérieurs , le conseil de Madras avait entreprise dans l'espoir chimérique d'étendre au Coromandel l'empire britannique comme il l'avait été depuis peu dans le Bengale. Elle fut encore plus follement conduite qu'elle n'avait été témérairement com-

mencée. Les contrats passés pour le service de l'armée étaient tous , sous des noms supposés , au profit des principaux agens du corps privilégié , et par conséquent très-dispendieux. Les troupes manquèrent souvent de subsistances , et les vivres que de loin en loin on leur fournissait étaient toujours de mauvaise qualité. Faute d'attelages pour le transport de l'artillerie , les mouvemens les plus nécessaires furent trop souvent retardés. L'ineptie de trois inspecteurs , sans l'aveu desquels on ne pouvait rien entreprendre , déconcerta opiniâtrément les projets du général. Plusieurs des principaux officiers , qui trouvaient cette subordination humiliante , quittèrent leur poste , et ceux à qui leur position ne leur permettait pas de prendre ce parti remplirent leur devoir avec négligence. Quelques-uns même allèrent vendre leur expérience aux ennemis les plus invétérés de leur patrie. Les places vacantes furent le plus souvent conférées à des aventuriers dont les brigandages et les cruautés surpassèrent tout ce qu'on lit de plus vil et de plus barbare dans l'histoire. Enfin les forteresses les plus importantes furent livrées par leurs commandans avec une facilité qu'il faut plutôt attribuer à la trahison qu'à la lâcheté.

Les plaies de cette guerre humiliante et désastreuse n'étaient encore que très - imparfaitement fermées lorsqu'on se décida à attaquer le Tanjaour , la partie du Coromandel la plus fer-

tile. Dès 1762 Mahomed-Aly avait demandé aux Anglais leur assistance pour forcer le prince indien qui la gouvernait à remplir les obligations de son vasselage, dont depuis long-temps il se dispensait. Quels que fussent les motifs du conseil de Madras, il s'était refusé à ce service, et avait despotiquement décidé que le tribut du raja, qui jusqu'alors avait été de trois millions, ne serait plus que de douze cent mille livres; mais qu'à différentes époques il serait payé six millions six cent mille livres pour les arrérages qui étaient dus. La politique des serviteurs de la compagnie se trouva tout-à-fait changée en 1771. On leur donna neuf millions six cent mille livres, et les troupes qui étaient à leur disposition se portèrent à la fin de septembre devant la capitale du Tanjaour. La brèche se trouva praticable après vingt-huit jours de tranchée ouverte, et tout se disposait pour un assaut, lorsque le fils aîné du nabab, qui commandait le siège, conclut inopinément la paix. Il obtint deux millions quatre cent mille livres pour deux années de tribut qui étaient dues, dix millions sept cent cinquante mille livres pour les frais de la guerre, un présent considérable pour lui et pour son frère, et quelques districts de peu de valeur.

Quoique ce traité, fait sans son aveu, eût beaucoup déplu au conseil de Madras, il ne laissa pas de vendre de nouveau l'année suivante le sang de ses soldats pour attaquer le Maduré. C'est un

pays situé sur la côte, au voisinage du Tanjaour. Ses habitans, simples et laborieux, jouirent de temps immémorial de leurs terres, avec la seule condition de combattre sous leurs chefs lorsque l'état était attaqué. Jamais vraisemblablement ils ne furent tout-à-fait subjugués, parce que des montagnes inaccessibles, des forêts impénétrables leur offraient toujours un asile assuré. Cependant les nababs du Carnate étaient parvenus à leur extorquer la promesse d'un tribut. Sous le prétexte de quelque lenteur à remplir cette obligation, Mahomed-Aly les fit attaquer par les Anglais. L'armée n'éprouva aucune opposition dans sa marche. Les Indiens ne défendirent que Ramanadaporam, capitale de la province, siège du gouvernement, résidence de leurs princes, et dépôt de ce qu'ils avaient de plus précieux. La place fut emportée d'assaut au commencement de 1773. Un très-petit nombre de ses trois mille défenseurs échappèrent au glaive; la plupart se firent tuer sur la brèche, ou se précipitèrent du haut des murailles. C'était trop peu de carnage pour des tigres altérés de sang. Quelques-uns de leurs traîneurs avaient été mis à mort. Il leur plut de regarder ces actes d'une légitime défense comme des assassinats. Dans leur rage ils massacrèrent les cultivateurs qui n'avaient pas quitté leurs charrues, mirent le feu à leurs chaumières, et emportèrent tout ce qui pouvait tenter leur cupidité. Ces féroces stipendiaires ne quittèrent ce théâtre de leur igno-

minie que lorsqu'il n'y eut plus de victimes à immoler, plus de butin à faire.

Cette folle expédition était à peine terminée qu'une autre non moins blâmable lui succéda. Il passait pour constant que le raja du Tanjaour avait des trésors immenses. Les Anglais et Mahomed-Aly les convoitaient également. On accusa leur possesseur d'avoir trop favorablement accueilli les habitans du Maduré qui s'étaient réfugiés dans ses états; de s'être donné de grands mouvemens pour susciter des ennemis puissans au Carnate; de viser à une indépendance entière; et les forces combinées du nabab et de son allié se portèrent, dans les premiers jours d'août 1773, devant sa capitale, qui fut emportée d'assaut le 17 septembre. Une prison sévère devint le partage du prince, de ses femmes, de ses généraux; et le pays se soumit sans résistance au vainqueur.

Jusqu'à cette conquête le sort de Mahomed-Aly avait été vraiment déplorable. Depuis 1750, il avait versé cent soixante-douze millions dans les coffres de la compagnie. L'appui des principaux agens de ce corps privilégié ne lui avait guère moins coûté. La perception de ses revenus l'avait forcé à avoir toujours sur pied une armée assez nombreuse. Pour avoir la paix avec les Marattes, il avait fallu leur prodiguer de l'or. Des guerres presque continuelles, et trop souvent malheureuses, avaient dévasté ses possessions. L'acqui-

sition du Tanjaour lui parut le terme de ses infortunes. Il compta être bientôt débarrassé de l'énorme dette qui l'écrasait, et se procurer ensuite la liberté de ses mouvemens. Ses espérances furent trompées.

On craignit en Angleterre que la paisible possession du Tanjaour ne rendit le nabab trop puissant. Pour le tenir toujours asservi, il fut décidé que cette belle province serait restituée à son ancien maître; et Pigot fut envoyé aux Indes pour opérer la nouvelle révolution. Les prières et les menaces furent employées pendant quatre mois pour faire entrer Mahomed-Aly dans les vues de la compagnie: il fut inflexible. Malgré ses réclamations, le raja fut tiré des fers, et proclamé souverain le 11 avril 1776, mais à des conditions qui dévoilaient toute la politique de ses libérateurs. Il fallut que le prince rétabli s'engageât à n'avoir désormais que six cents soldats, à recevoir pour toujours une garnison britannique dans sa capitale, et à assigner un revenu fixe de quatre millions pour son entretien. Ces stipulations ne mettaient pas seulement sous le joug des Anglais une contrée en possession de nourrir la plus grande partie du Carnate, elles leur donnaient encore toutes les facilités qu'ils pouvaient désirer pour élever leur commerce sur les ruines de celui des nations rivales.

Cependant des arrangemens aussi favorables à ceux qui les avaient exigés entraînent d'abord

plus d'inconvéniens qu'ils ne procurèrent d'avantages. Le conseil de Madras, qui s'était prêté à la conquête du Tanjaour, et qui très-vraisemblablement l'avait provoquée pour l'intérêt particulier de la plupart de ses membres, fut inconsolable de voir son avarice trompée, ses plans hautement censurés, son ouvrage détruit. Son ressentiment tomba sur Pigot, quoiqu'il n'eût fait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus à son départ d'Europe. On le destitua de sa place de gouverneur. Un cachot devint sa demeure. Personne n'eut la liberté de l'approcher. L'officier chargé de le garder lui signifia que le moindre mouvement pour rompre ses fers lui coûterait la tête. Ses amis furent dépouillés ou dispersés, et le chef des conspirateurs occupa son poste. La déposition du souverain qui avait été rétabli dans une partie de ses droits fut le seul crime que les factieux ne se permirent pas. Ils craignirent sans doute d'augmenter le mécontentement de la colonie, dont les dispositions n'étaient pas douteuses, de voir attaquer la région confiée à leur vigilance par les puissances voisines indignées des forfaits antérieurs, d'attirer sur eux le ressentiment de leurs commettans, qui, sur ce point important, avaient si énergiquement manifesté leurs volontés.

La nouvelle d'un événement unique dans les annales de la compagnie ne fut pas plus tôt arrivée en Angleterre, que les propriétaires décidèrent

que Pigot serait rétabli dans le plein exercice des pouvoirs dont il avait été revêtu, et que ceux qui l'en avaient si violemment dépouillé seraient déchus de leurs fonctions. L'intrigue fit résoudre une nouvelle assemblée qui ordonna que tous ceux qui étaient intéressés dans cette étrange affaire viendraient en Europe défendre personnellement leur cause; et ce jugement inique, qui ne distinguait pas l'opprimé des oppresseurs, fut confirmé par le parlement, qui, dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, eut trop de déférence pour le ministère. Heureusement pour l'infortuné prisonnier, ce honteux traitement n'aggrava pas ses maux. Avant que la connaissance en fût parvenue aux Indes, il avait terminé sa déplorable carrière le 18 mai 1777, après neuf mois d'une trop scandaleuse captivité.

A cette époque, les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale levaient l'étendard de l'indépendance. Elle fut bien ou mal à propos assez rapidement reconnue par Louis XVI. Cette démarche hardie fut connue aux Indes dans le mois de juillet 1778. Hastings jugea en habile homme que les hostilités entre les cours de Londres et de Versailles devaient alors être commencées. Dans cette persuasion, il s'empara, sans perdre un moment, des établissemens français qu'on avait laissés sans forces, et fit attaquer le mois suivant Pondichéry, qui ne se rendit qu'après la défense la mieux entendue et la plus opiniâtre. C'était

XLIII.
Confédération
contre
les Anglais.